

Il entre comme principal ou comme accessoire dans un grand nombre de préparations culinaires : on en mange dans toutes les saisons ; il convient sous diverses formes à tous les tempéramens. Frais et peu cuits, les œufs sont excellens. Vieux, ils n'ont pas les mêmes qualités, surtout lorsqu'ils sont conservés sans soin ; qu'ils sont gardés trop long tems ; qu'ils sont placés dans un lieu chaud ou humide, et exposés aux variations de l'atmosphère.

Pour la nourriture et pour l'incubation, ils doivent être employés peu de temps après leur ponte, être conservés en un lieu frais et sec dans de la laine ou du coton, à l'abri du soleil, du grand jour et de l'air libre.

Nous ajouterons que la gelée et les grandes chaleurs détruisent rapidement le germe des œufs, et les rendent stériles ; il faut donc les en préserver soigneusement.

Les œufs que l'on doit préférer pour la provision d'hiver, sont ceux qui ont été pondus en octobre. Il sont d'une garde plus facile que ceux qui ont eu à redouter la chaleur.

Les déplacemens fréquens, les cahots des voitures, le roulis des vaisseaux, contribuent à détériorer promptement les œufs.

Parmentier conseille de ne conserver que des œufs qui n'aient pas été fécondés, c'est-à-dire qui proviennent de poules éloignées depuis long-tems de la présence du coq : ces œufs sont moins prompts à s'altérer, et restent plus long-tems délicats.

On conseille encore de placer dans un baïl, avec des couches de sel, les œufs que l'on veut garder en provision. Les œufs demi-cuits, enfermés ensuite lorsque ils sont refroidis, puis réchauffés au bout de quelques mois, semblent presque aussi bons que lorsque ils étaient frais.

(Voir ce qui a été dit sur ce sujet au 2d No. de ce volume, Page 23.)

## ECONOMIE,

### INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE.

#### HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Suite.*

Du neuvième au onzième siècle.

Pendant que l'Europe travaillait avec peine à sortir de l'ignorance et de l'inaction où l'avaient jetée les invasions multipliées des barbares, les sciences et les arts brillaient chez les Arabes. Ils cultivaient les mathématiques, la physique, la médecine, l'astronomie, et les transportaient en Espagne avec leurs armes victorieuses. L'Italie s'instruisait à leur école ; et appliquant ses connaissances à l'industrie et au commerce, elle devint la première des nations européennes. Mais cette fois Venise et Gênes, Pise, Lucques, Florence, l'empêchèrent sur l'antique et superbe Rome. Les routes, si belles sous les empereurs et impraticables depuis plusieurs siècles, s'ouvrirent au commerce. Les marchandises affluèrent

dans tous les ports, sur toutes les places, les échanges se multiplièrent, des fabriques furent créées, elles prospérèrent, et les peuples industrieux s'enrichirent rapidement.

Ce fut une grande nouveauté que la première foire qui s'ouvrit à Aix-la-Chapelle, résidence de Charlemagne. Les Saxons y accoururent avec l'étain et le plomb de l'Angleterre ; les Juifs avec des bijoux et des vases précieux ; les Esclavons avec les métaux du nord ; les Lombards, les Espagnols avec les marchandises qui leur arrivaient d'Afrique, d'Égypte, de Syrie et les produits de leur solides négocians de France avec ceux de leur industrie. Le temps de cette foire devint celui des amusemens, et l'on s'y rendait avec d'autant plus d'empressement qu'il n'y avait alors ni spectacle ni réunion d'aucune espèce. La cour de Charlemagne était la seule en honneur. Les marchands des côtes de Toscane et ceux de Marseille allaient chercher à Constantinople, pour cette cour, des étoffes de soie. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damasquinait le fer, on fabriquait le verre ; mais le linge était peu commun. La monnaie avait à peu près la même valeur que celle de l'empire romain sous Constantin : le sou d'or vaudrait aujourd'hui près de quinze francs de notre monnaie. C'est à Charlemagne que remonte l'usage de compter par livres, sous et deniers ; il avait eu l'idée, et prescrivit même, mais sans pouvoir l'établir, l'uniformité des poids et mesures.

Charles ne fonda pas, comme on l'a dit, l'Université de Paris, mais bien de nombreuses écoles à Aix-la-Chapelle, sa résidence ordinaire ; il y en avait une dans son propre palais, et il la surveillait avec le soin qu'il savait donner à toutes les affaires de son vaste empire. Les villes d'Aix et de Paris n'étaient pas seules favorisées : il rassembla, dit le moine d'Angoulême, des maîtres de l'art de la grammaire et du calcul, et il les conduisit en France, en leur ordonnant d'y répandre le goût des lettres ; car avant le seigneur roi Charles, il n'y avait en France aucune étude des arts libéraux. Le savant Alcuin était à cette époque le confident, le conseiller, le docteur de Charlemagne ; c'est surtout à lui qu'on doit les recherches laborieuses des manuscrits de l'ancienne littérature, les copies innombrables qui l'ont répandu dans le monde barbare, et l'établissement des écoles où il enseignait lui-même avec un grand éclat. La famille impériale et son chef étaient au nombre de ses auditeurs dans l'école du palais. Charlemagne mettait beaucoup de prix à la musique sacrée, et fonda aussi des écoles de chant ecclésiastique. L'église lui doit l'institution du chant grégorien.

La première horloge à roues qui ait paru en France fut envoyée à Pépin-le-Bref par le pape Paul 1er. Le calife Haroun en donna à Charlemagne une seconde, dont les historiens du temps parlent avec une grande admiration.

Quelques auteurs font remonter la chevalerie à Charlemagne ; mais l'institution qui mérite véritablement ce nom ne remonte guère au-delà du onzième siècle, où nous la retrouvons.

Alfred fut pour la Grande-Bretagne ce que Charlemagne avait été pour le continent, le restaurateur des arts et des lettres, du commerce et de l'industrie. Remonté au trône de ses pères de la manière la plus étonnante (si tout ce qu'on raconte est vrai,) il consolida son pouvoir par des